

DENIS MONETTE

*Les enfants*  
de MATHIAS

roman



Les Éditions  
LOGIQUES

## **Du même auteur**

### **Autobiographie**

*Ensemble pour toujours*, 2015

### **Romans**

*Adèle et Amélie*, 1990

*Les bouquets de nocces*, 1995

*The Bridal Bouquets (Les bouquets de nocces)*, 1995

*Un purgatoire*, 1996

*Marie Mousseau, 1937-1957*, 1997

*Et Mathilde chantait*, 1999

*La maison des regrets*, 2003

*Par un si beau matin*, 2005

*La paroissienne*, 2007

*M. et Mme Jean-Baptiste Rouet*, 2008

*Quatre jours de pluie*, 2010

*Le jardin du docteur Des Oeillets*, 2011

*Les Délaissées*, 2012

*La Veuve du boulanger*, 2014

*Les Fautifs*, 2016

### **La Trilogie**

*L'ermite*, 1998

*Pauline Pinchaud, servante*, 2000

*Le rejeton*, 2001

### **Récits**

*Un journaliste à Hollywood*, 1987 (épuisé)

*Les parapluies du diable*, 1993

### **Recueils de billets**

*Au fil des sentiments*, vol. 1, 1985

*Pour un peu d'espoir*, vol. 2, 1986

*Les chemins de la vie*, vol. 3, 1989

*Le partage du cœur*, vol. 4, 1992

*Au gré des émotions*, vol. 5, 1998

*Les sentiers du bonheur*, vol. 6, 2003

### **En format poche (collection « 10 sur 10 »)**

*La paroissienne*, 2010

*Un purgatoire*, 2010

*Et Mathilde chantait*, 2011

*Les parapluies du diable*, 2011

*Marie Mousseau, 1937-1957*, 2012

*Par un si beau matin*, 2012

*Quatre jours de pluie*, 2012

*La Maison des regrets*, 2013

*L'ermite*, 2016

*Pauline Pinchaud, servante*, 2016

*Le rejeton*, 2016

Denis Monette

# Les Enfants de Mathias

roman

Les Éditions  
LOGIQUES  
Une société de Québecor Média

*À ceux et celles  
qui m'ont été fidèles.*

# Prologue

Les cloches avaient sonné durant sept minutes pendant que, avec le cercueil de madame Mathias Goudreau, on descendait les marches du parvis de l'église Saint-Édouard pour atteindre le corbillard. Les gens pleuraient beaucoup et deux jeunes garçons de neuf et sept ans suivaient tristement leur père alors que le benjamin, de deux ans seulement, s'accrochait à la jupe de sa marraine, trop petit pour comprendre que sa mère allait être portée en terre. Antoinette Goudreau, née Imbault, avait à peine trente ans lorsqu'elle rendit veuf l'homme qu'elle aimait. En plein cœur de l'été 1930, par une chaleur à faire chanter les cigales le soir. Mathias, les yeux rougis, regardait sa belle-mère qui sanglotait dans les bras de son mari pendant que sa belle-sœur, Flavie, s'occupait du petit Roger, qui tentait de s'échapper de sa garde pour rejoindre ses frères et son père, trop en avance sur lui dans ce funèbre cortège. Antoinette fut la première à être enterrée dans le lot que Mathias avait acheté pour sa famille.

Déposant une gerbe de roses sur la terre quasi séchée par la chaleur de la veille, il avait murmuré à sa bien-aimée :

— Ne crains rien, j’irai te rejoindre, ma douce. Tôt ou tard, je serai à tes côtés et, sois sans crainte, je vais m’occuper des petits.

La cérémonie terminée, il avait regagné seul son logis de la rue Bélanger, sa belle-famille ayant décidé de prendre soin des enfants pour quelque temps. Mathias devait se remettre du choc encore récent. Il avait à composer avec l’épreuve, et c’est en silence qu’il revécut, ce soir-là, les jours qui avaient précédé le décès de « Toinette », comme il l’appelait. Emportée rapidement par une agressive embolie pulmonaire. Une magnifique jeune femme rencontrée par la grâce de Dieu et dont il n’avait eu ni fin ni cesse que d’admirer la grande beauté. Que de prétendants autour d’elle ! Mais c’était sur Mathias qu’elle avait jeté son dévolu. Un garçon dont le regard débordait de bonté. Lui qui, depuis leur mariage, lui répétait chaque jour en rentrant du travail : « Comme tu es belle ! » Et d’ajouter un certain soir : « Même avec ton cache-poussière et tes cheveux dans un filet ! » Ce qui l’avait fait éclater de rire et lui répliquer : « Avec mes bas ravalés à la cheville pour laver mes planchers ? Tu m’aimes aveuglément, toi ! » Ils étaient si amoureux l’un de l’autre, si heureux ensemble, si solidaires... Mais, hélas, la vie, le temps, les ans allaient percer, tel un aigle malfaisant, ce nid douillet dans lequel s’agitaient trois garçonnets.

Le médecin de famille était venu maintes fois au logement des Goudreau. Ce même bon docteur Chartier qui avait

accouché Antoinette de ses trois enfants. Lors de sa dernière visite, Mathias, impuissant devant l'état de sa femme, avait demandé au docteur :

— Elle n'est pas devenue consommation, au moins ?

— Non, et il serait plus juste de dire tuberculeuse, Mathias. La science évolue, le vocabulaire aussi.

— Ben, en autant que ça veut dire la même chose... Moi, l'instruction...

— Tu sais, sa dernière grossesse ne l'a pas aidée. Ta femme n'a pas une grosse santé, elle est fragile, tu aurais pu te contenter de deux enfants. C'est depuis le p'tit dernier que son état s'est aggravé. Des varices multiples déjà à son âge, une phlébite, le souffle court : ce n'étaient pas de bons présages.

Retournant auprès de la jeune femme, le docteur Chartier lui avait dit :

— Je crains, madame Goudreau, que ce ne soit une embolie qui se prépare. Une embolie pulmonaire.

— Bien, qu'est-ce que c'est que ça ? Je fais pourtant brûler de l'Asthmador quand j'étouffe et la fumée que je respire m'aide beaucoup...

— Madame Goudreau ! Ce remède est pour les asthmatiques. Pour dilater les bronches ! Pas pour vous, voyons !

— Mais ça m'aide, docteur...

Laissant échapper un soupir d'impatience, le médecin poursuivit devant le couple :

— Une embolie, c'est un caillot qui circule dans le sang et qui bloque la ramification artérielle irriguant le poumon. C'est souvent une complication d'une phlébite. Une anomalie respiratoire, de la basse pression...

— Bien, coudon, où c'est que j'ai attrapé tout ça, docteur ?

— Nulle part, ce n'est pas une varicelle ou une coqueluche, madame, c'est votre état de santé lamentable qui se détériore de plus en plus. Je regrette, Mathias, mais si ça empire, il va falloir hospitaliser ta femme...

— Non, pas d'hôpital pour moi ! J'ai trois enfants à prendre soin ! Ça va passer ! Ça va partir tout seul ! J'aime mieux rester à la maison, docteur. Pis toi, Mathias, arrête de le déranger pour rien, j'ai de l'huile de castor, j'ai des suppositoires, j'ai tout c'qui faut pour faire sortir le mal, mon homme !

— Je ne peux vous hospitaliser ni vous soigner de force, madame Goudreau. Si vous refusez les traitements que je vous offre, je vais vous laisser aux bons soins de la sainte Trinité.

— Ben, faites donc ça ! Je fais mes prières chaque soir, pis le bon Dieu y sait, lui, que j'ai des p'tits à m'occuper. Insistez pas ! Pour les soins, ma mère va m'aider. Paye le docteur, Mathias, pis laisse-moi me remettre sur pied toute seule. L'hôpital pis les piqûres, merci, pas pour moi ! J'ai même eu mes enfants à la maison !

Le brave docteur Chartier n'était pas revenu chez les Goudreau. Mathias n'avait pas cru bon de le rappeler. Sa femme était convaincue de pouvoir s'en sortir avec des mouches de moutarde, des comprimés Madelon pour sa fièvre, du sirop Lambert, du Castoria, des petites pilules Carter pour le foie... Bref, tout ce qui lui tombait sous la main ! Ce n'est que la veille de son décès que, désespéré,

le pauvre homme avait téléphoné au docteur Chartier, qui, malheureusement, était en dehors de la ville pour ses vacances d'été. Il avait ensuite appelé l'hôpital, on lui avait envoyé une ambulance sur son insistance mais, plongée dans le coma, Antoinette était déjà morte quand on avait voulu la placer sur la civière. Morte chez elle ! Dans son lit ! Comme lorsqu'elle accouchait de ses petits ! Et c'est avec le cœur en miettes que Mathias pleura à chaudes larmes sur la dépouille de celle qu'il avait tant aimée. Devant ses jeunes enfants, dont les deux plus vieux semblaient réaliser que leur mère était partie. Leur retenue fit place à la douleur et Léo, l'aîné, s'essuya les paupières avec un coin de drap du lit de sa mère. Mathias, constatant que les petits étaient sidérés devant le drame qui venait de se jouer, se ressaisit pour dire aux enfants : « Laissez-moi seul avec elle, prenez soin du p'tit, on va venir s'occuper de vous autres... » Ces derniers mots prononcés avec hésitation, car Mathias se retrouvait maintenant sans sa femme pour élever les enfants, sans sa Toinette qu'il aimait tant. Déseparé, fils unique, sa mère décédée, son père paralysé à l'hospice, il n'avait que les Imbault vers qui se tourner. Sa belle-mère l'assura qu'elle ferait de son mieux pour l'aider et son beau-père lui prêta un peu d'argent puisque, dernièrement, il n'avait pas travaillé à la plomberie qui l'employait. Sa belle-sœur, Flavie, institutrice, en vacances pour l'été, s'occupa de Roger, le plus jeune, qui s'en accommodait grandement. Célibataire, vingt-sept ans, Flavie n'avait jusqu'à ce jour cherché aucun mari. Deux semaines après l'enterrement d'Antoinette, son père lui avait dit :

— Si tu t'en donnais la peine, tu pourrais prendre la relève, te marier avec Mathias, le p'tit dernier est déjà attaché à toi.

— Voyons, papa, je ne suis pas intéressée. Je suis maîtresse d'école, j'enseigne aux enfants, je ne les élève pas. Et Mathias...

— Quoi ! Il est bel homme ! Il a tout pour plaire ! Bon caractère...

— Allons, mon vieux, arrête ton bavardage, répliqua sa femme. On ne place pas sa fille devant une telle situation, on n'y pense même pas ! Faudrait que ça vienne d'elle pis comme tu peux voir...

— Bien oui, ouvre tes yeux, papa ! Si j'avais voulu me marier, ce serait déjà fait. J'ai refusé deux demandes, tu le sais ! Et je ne vais pas m'avancer pour Mathias parce qu'il fait pitié. J'ai ma propre vie à vivre, moi...

— Bon, ça va Flavie, va pas plus loin, j'ai compris, j'dissais ça comme ça en passant parce que ton beau-frère est un bon gars, un bon père...

— Y va s'débrouiller, l'interrompit encore sa femme. Y en trouvera ben une autre qui voudra d'lui ! Y a une bonne job, quelques piastres de côté, y est pas dans les dettes, son char est payé...

— Oui, c'est vrai qu'il peut en trouver une autre, y est poli, y est bel homme, y a juste trente ans... Un sapré bon parti, ajouta-t-il en regardant sa fille.

— Oui, mon vieux, en autant que celles qu'il va courtiser veuillent bien de lui avec ses meubles pis ses trois p'tits ! s'écria la mère.

— Pas si fort, j’suis pas sourd ! Pis, c’est à Flavie que j’m’adressais !

L’été s’écoula ainsi et, avec l’aide de ses beaux-parents et de sa belle-sœur, Mathias réussit à remonter la côte, à retrouver le moral et à moins se plaindre d’avoir perdu sa douce moitié sans toutefois l’oublier. Chaque jour, il levait les yeux au ciel et demandait à Dieu : « Pourquoi elle ? Si jeune, si belle, si maternelle... Vous aviez besoin d’un ange, Seigneur ? » Puis, devant une photo d’Antoinette en costume de bain à la plage, souriante avec Gaston, son deuxième, sur les genoux, il lui lança : « T’aurais pas pu dire au bon Dieu de s’retenir ? D’aller en chercher une plus vieille ? Pourquoi tu l’as laissé faire ? » Pour ensuite s’en repentir et lui demander pardon. Toinette avait tellement souffert avant de mourir.

Madame Imbault, aidée de Flavie, gardait les enfants du lundi jusqu’au vendredi et Mathias se chargeait d’eux quand la fin de semaine arrivait. Il les sortait, il les récompensait d’avoir été sages chez leurs grands-parents en leur achetant des bonbons clairs, des lunes de miel, des *gumdrops*, des petits outils sucrés que l’aîné aimait tant, des réglisses rouges... Quand ce n’était pas un cornet à deux boules ou de l’orangeade avec des chips à cinq cennes le gros sac. Gâtés d’un côté comme de l’autre, les enfants s’entraidaient et obéissaient à leur père. Les deux plus vieux, pour le décharger des corvées, s’occupaient du plus petit pendant que Mathias faisait la lessive ou le ménage de son logis. Un veuf assez débrouillard, selon madame Mercier,

sa plus proche voisine, qui lui faisait son repassage, une tâche dans laquelle le pauvre homme n'était pas habile. L'automne arriva, les enfants reprirent le chemin de l'école et le petit Roger retourna chez ses grands-parents chaque matin jusqu'au retour de son papa de la plomberie, le soir venu. L'hiver se montra à son tour, Mathias monta le sapin, acheta des jouets pour les enfants et se régala des tourtières et des ragoûts de boulettes que sa belle-mère lui faisait parvenir. Pour le souper des Fêtes, comme de coutume, c'est chez les Imbault que le veuf et ses enfants allèrent. Comme au temps où Antoinette vivait. La dinde de grand-mère, ses carrés aux dattes, ses biscuits cuits au four dans des moules aux formes de boules de neige et de guirlandes. Ce que la défunte maman devait certes apprécier de l'autre côté. Quelle joie pour ses fistons ! Et Mathias, qui buvait peu, accepta le petit verre de gros gin que son beau-père lui servait pour accueillir la nouvelle année tout en lui disant, cette fois-ci :

— Tu vas voir, tout va s'arranger, Mathias...

— Vous croyez ? Je me demande bien comment, sans Toinette.

— T'en fais pas, c'est elle qui va s'en charger. Elle ne va pas te laisser mal pris avec tes trois enfants. Elle va trouver une solution. Rappelle-toi d'elle, Mathias ! Ma fille, c'était un cœur sur deux pattes ! Et tu vas voir, mon gendre, même de l'autre bord, elle va te venir en aide.

En février, cependant, alors que le jeune veuf fêtait ses trente et un ans avec ses trois enfants, même s'il s'était juré de rester fidèle à Toinette, il ressentit le soudain besoin de

refaire sa vie, de trouver une mère pour ses petits, par le fait même une femme pour lui. Qui donc lui soufflait ces idées dans la tête ? Il était méfiant, il était même inquiet... Était-ce « elle » qui, du haut du Ciel, avec l'appui de la Vierge, l'imprégnait de telles pensées ? Possible... Son beau-père le lui avait presque prédit. Mais, aussi bel homme était-il, les femmes n'allaient pas se jeter à ses pieds avec la marmaille qu'il traînait. Et les veuves de son âge étaient peu nombreuses. Certaines femmes aux mœurs douteuses auraient bien aimé le consoler, mais de là à le marier, non ! Comme Mathias n'était pas du genre à ne penser qu'à la bagatelle, il était à la recherche d'une épouse, pas d'une concubine et encore moins d'une fille de petite vertu. Il se disait que, si Dieu et Toinette le voulaient, il trouverait. Il s'en remettait à sa chère disparue, qui lui ferait sûrement signe le moment venu. Mais où et comment ? Mathias, avec son boulot et ses enfants, n'allait pas plus loin qu'à son travail et, de là, revenait à la maison. Or, les occasions de rencontrer une femme se faisaient plutôt rares.

Comme le destin se mêle un peu de tout, c'est lors d'une réparation de tuyaux crevés dans une maison privée que le propriétaire, un dénommé Ménard, apprenant qu'il était veuf avec des enfants en bas âge, lui déclara :

— Si ça vous intéresse, j'ai une cousine qui n'est pas mariée et qui aimerait peut-être bien se caser. Elle habite dans le bas de la ville, sur la rue Champlain, pis elle est caissière à l'épicerie du coin le jour et vendeuse de billets au guichet d'un cinéma le soir. Bonne travaillante, elle ne compte pas les heures. Plus vaillante qu'elle, cherchez-la !

Une femme de tête avec de l'argent de côté qu'elle ménage pour les temps creux, mais elle n'en aura pas, elle est en bonne santé pis elle a le même âge que vous ou presque. J'pourrais vous la présenter ?

— Ben, si elle a toutes ces qualités, comment se fait-il qu'elle ne soit pas déjà mariée ?

— Y en a pas un qui l'a encore intéressée... Mais, j'vous regarde, j'pense qu'a vous trouverait de son goût, vous ! Ça engage à rien, une présentation. Si de son côté elle veut bien vous rencontrer. Vous me donnez la permission d'essayer ?

— Ben, si vous y tenez... Mais, avec trois enfants sur les bras...

— Ça, j'pense que ça la dérangerait pas... Plus jeune, elle a gardé les enfants de tout le quartier. Une vraie bonne personne !

— Bon, pis elle s'appelle comment, votre cousine ?

— Maryvonne.

Le client, Fulgence Ménard, un vieux garçon habitant seul une maison payée de ses deniers, avait parlé de Mathias à sa cousine Maryvonne, et cette dernière, hésitant un peu, avait fini par accepter de rencontrer le veuf après que son cousin lui eut mentionné qu'il paraissait bien. Le problème, c'était de savoir où ils pourraient faire connaissance. Elle ne voulait pas que ce soit chez elle, où elle vivait avec sa mère, ni chez le veuf, à cause des enfants qui seraient présents. Son cousin lui offrit le boudoir de sa maison, mais elle préférait un endroit neutre où personne autour ne prêterait l'oreille. Il fut donc convenu que le couple se rencontrerait au restaurant Crystal de la rue Sainte-Catherine, près

d'Amherst, vers quatre heures, avant que la clientèle afflue pour le souper, si Mathias pouvait se dégager de son travail pour s'y rendre. Elle avait ajouté qu'elle porterait une robe blanche à pois rouges pour qu'il ne se trompe pas de table, ce que le cousin « entremetteur » s'était empressé de rapporter au plombier.

Le jour venu, ayant bénéficié d'un après-midi de congé, Mathias Goudreau avait revêtu son plus bel habit pour le rendez-vous. Il avait également endossé une chemise blanche sous son veston avec une cravate fleurie. Muni de son pardessus d'hiver doublé et de ses bottes de sortie à fermetures éclair, il avait demandé à sa belle-sœur de venir après l'école s'occuper de Léo et de Gaston, les deux plus vieux, alors que le petit Roger resterait chez ses grands-parents. Au volant de sa voiture passablement usagée, il se rendit donc, par ce jour froid mais sans tempête, au lieu choisi par la fille qu'il allait rencontrer. Il ne l'avait jamais vue, elle non plus, c'était une *blind date*, comme on disait. Même que Fulgence Ménard avait refusé de lui décrire Maryvonne, prétextant que la surprise faisait toujours meilleur effet. Elle, néanmoins, savait que le veuf était bel homme et cela lui suffisait. À trente ans, vieille fille depuis cinq ans, un candidat de belle apparence, c'était inespéré pour elle. Et fort aimable, selon les dires de son cousin, qui la poussait quasiment dans les bras du veuf, plombier de surcroît, bon métier, salaires réduits en ce temps de crise économique, toutefois chanceux d'avoir encore son emploi.

Mathias stationna sa bagnole non loin du restaurant en question et, poussant la porte, il fut surpris de constater que

l'endroit était quasiment vide. Un couple sirotait un café sur la même banquette et une vieille dame se régala d'une pointe de tarte au comptoir. La serveuse voulut lui désigner une table, mais il aperçut au fond, en retrait, une dame avec une robe blanche à pois rouges qui lui souriait. Avisant la serveuse qu'il était attendu, il se dirigea vers la table de Maryvonne Ménard, qui, sans se lever, lui donna la main tout en l'invitant à prendre place en face d'elle. Il se libéra de son pardessus, de son foulard et, ayant pris place, il commanda en même temps qu'elle un petit goûter pour la circonstance. Maryvonne opta pour la *coconut cream pie* avec une tasse de thé et, pour l'accompagner, Mathias demanda à la serveuse de lui apporter un beigne allemand avec un café sans lait ni sucre, bref, un café noir, comme disaient les plus jeunes. Et ce fut le moment de la découverte. Ayant eu le temps de la regarder de face, de profil et même jusqu'aux jambes en se penchant pour fixer un lacet de ses bottes, Mathias avait devant les yeux le portrait au complet de la cousine de son client. Joli sourire, les dents pas trop jaunies, propre de sa personne, les cheveux bruns remontés en chignon, la robe blanche à pois rouges légèrement décolletée, le collier de perles à trois rangs, les mains potelées ornées de deux bagues, pas de cutex sur les ongles, un tatinet de rouge à lèvres, elle était, comment dire, « passable ». Sauf qu'elle était corpulente, corsetée, ça se voyait, avec une poitrine tellement généreuse que le regard de Mathias s'y pointa beaucoup plus que dans les yeux verts de la demoiselle. Le buste en évidence de sa compagne venait de faire des gains sur ce qui laissait à désirer du reste de sa personne.

Lui, cependant, avait vite attiré son attention avec son sourire, ses yeux bleus, sa bouche sensuelle, ses épaules carrées. Un bouton de sa chemise qui s'était détaché en cours de route permit à Maryvonne de constater que l'homme en face d'elle, en plus d'être très beau, était velu, voire viril. Ce qui lui plaisait doublement. Mais en était-il autant de lui face aux courbes compressées de la dame aux joues boursoufflées ? Et, comme il fallait s'y attendre, la conversation s'engagea, mais c'est elle qui rompit la glace :

— Vous avez perdu votre femme, m'a dit mon cousin, ce qui est triste...

— Oui, une grosse épreuve, mais j'ai de l'aide avec les enfants. Mes beaux-parents, ma belle-sœur et ma voisine me donnent un bon coup de main de ce côté-là.

— Vous n'avez pas de parenté ?

Mathias se servit de cette question pour lui parler de sa défunte mère, de son père paralysé dans un hospice, du fait d'avoir été enfant unique, de quelques cousins et cousines par-ci par-là, de sa rencontre avec Antoinette, de son mariage à l'âge de vingt ans, de son logis, de ses trois enfants, tous des garçons, pour ensuite cesser et lui demander :

— Si on parlait de vous maintenant ?

— Mon cousin ne vous a rien dit ?

— Non, à part que vous avez deux emplois, que vous êtes célibataire, que vous êtes de mon âge...

— Oui, j'ai deux emplois, mais aucun ne me tient à cœur. C'est du *part time* aux deux places, rien de régulier. Pour l'âge, je vais avoir trente et un ans le 30 juillet et vous les avez eus récemment, mon cousin me l'a dit. Donc, nous sommes de la même année. Je suis célibataire parce que je

n'ai pas encore rencontré d'homme intéressant. Je ne parle pas de vous, monsieur Goudreau, je veux dire avant vous, en général... Je vis dans la maison de ma mère, mon père est mort depuis cinq ans. Pas une grande maison, assez basse, juste un plancher, mais elle est à nous, ce qui est mieux que de payer un loyer. Avec le temps, j'ai racheté la maison pour une couple de piastres et elle est maintenant à mon nom. Ma mère n'avait aucune ressource pour la garder, c'est tout ce que mon père lui a laissé. Moi, avec mes deux emplois temporaires, mon sens de l'économie, la couture que je fais pour les femmes du quartier, j'ai réussi à la payer, il restait juste sept cents piastres à verser pour rembourser l'emprunt. À part ça, j'ai fait mes études chez les religieuses, d'où mes cours de couture, de cuisine, de tricot et de musique.

— Vous jouez de quel instrument ?

— Je pianote ! Pas experte, croyez-moi, convenablement, je dirais. Des morceaux populaires, rien de classique, je n'en ai pas le talent. *Le temps des cerises, Parlez-moi d'amour...* Vous saisissez ? J'ai encore un piano à la maison et je joue de temps en temps pour faire plaisir à ma mère. Ça la fait chanter ou fredonner quand elle ne connaît pas les paroles.

— Ce qui est bien. Musicienne en plus ! Vous aimez aussi les sorties ? Vous avez des goûts précis ?

— Non, et vous ?

— Vous avez sûrement des loisirs, Maryvonne.

Il l'avait appelée par son prénom sans s'en rendre compte et, elle, sautant sur l'occasion, en avait fait de même en répondant :

— Des loisirs... Si on veut, Mathias, mais rien de particulier. Je vais au cinéma de temps en temps, mais en anglais

plus souvent pour voir les films de Greta Garbo. J'aime beaucoup cette actrice, qui a enfin tourné *Anna Christie*, son premier film parlant. J'ai hâte qu'il arrive en français dans nos cinémas. Pour ma mère, pas pour moi. Je suis bilingue, j'ai appris l'anglais avec les sœurs.

— Moi, j'me débrouille, mais j'le baragouine, l'anglais ! J'suis pas allé à l'école aussi longtemps que vous !

Il éclata de rire, elle en fit autant et, reprenant le fil, elle ajouta :

— Comme passe-temps, j'écoute la radio. J'aime les programmes qui se suivent, les romans-fleuves si vous comprenez ce que je veux dire. Et j'écoute la chansonnette française avec ma mère, qui aime bien Maurice Chevalier et Jean Sablon, ses chanteurs préférés. À part ça, pas grand-chose, je suis assez tranquille.

— Ben, moi non plus, j'mets pas le nez dehors souvent, j'sors presque jamais. Je travaille pis j'me repose le soir. Avec trois enfants...

— Oui, mais avant, avec votre femme ?

— Antoinette allait au théâtre avec sa sœur pis sa mère et je gardais les enfants. Ensemble, on allait aux vues parfois, mais pas souvent. Le dernier film qu'on a vu, c'était *Tir-au-flanc* avec Michel Simon. Des films français tout le temps, ma femme ne lisait pas l'anglais au bas de l'écran, pis moi, pas l'diable plus ! Tout en jasant, je ne vous ai pas demandé si vous aviez des frères et sœurs ?

— J'ai juste un frère, Donat, mais il vit à Regina en Saskatchewan avec sa femme et ses deux filles. Il brasse des affaires par là. Ils ont leur maison, ils ne manquent de rien, il réussit bien. Il ne reviendra pas ici, c'est certain. Pas

avec le train de vie qu'ils mènent là-bas. On ne les voit pas souvent, jamais ou presque, devrais-je dire. Mon frère sait que je m'occupe de la mère, ce qui fait l'affaire de Gladys, sa femme, que j'aime plus ou moins... Une Anglaise de par là ! Pour en finir avec eux, je vous dirais que Donat a cinq ans de plus que moi et que ses deux filles, Amanda et Kay, je les ai presque jamais vues. Mon frère et sa femme sont venus une fois ou deux depuis qu'ils sont mariés. En neuf ans ! Ce qui veut dire rarement !

Ils avaient terminé leur collation et, comme la noirceur était presque de rigueur à cette heure-là, Maryvonne mit fin à leur entretien en disant à son compagnon :

— Vous allez m'excuser, Mathias, mais il faut que je rentre à la maison. C'est moi qui prépare le souper de maman tous les soirs. Et après, je dois me rendre au cinéma Strand pour m'installer au guichet.

— Vous avez bien du mérite, mademoiselle Ménard.

— Bien non, Maryvonne, voyons ! On a mis fin aux politesses !

— Comme vous voudrez. Pensez-vous qu'on pourrait se revoir ?

— Bien, on peut essayer de se fréquenter vu qu'on a des points en commun. Après, on verra bien...

— Un bon arrangement ! Je peux vous téléphoner ?

— Oui, les fins de semaine pour le moment, à cause de mon travail le soir. Je suis libre le samedi et le dimanche.

— J'ai oublié de vous dire que je ne bois pas, juste un verre dans les grandes occasions. Pis je ne fume pas non plus. C'était dangereux pour les poumons de ma femme, vous comprenez...

Mathias Goudreau avait cru bon de préciser ces qualités car, en son for intérieur, même si Maryvonne Ménard n'était pas le plus beau brin de fille qui soit, il était intéressé. Elle était vaillante, elle avait de bons bras, elle cuisinait, elle cousait, elle sortait peu, ce qui en ferait une bonne mère pour ses enfants. Et sur le plan plus personnel, quoique massive, elle avait une poitrine dont aucun homme ne se plaindrait. De son côté, la jeune femme semblait attirée par ce bel homme aux cheveux châtain clair bien peignés, aux dents blanches, assez grand, bon père, sans doute bon mari... Il se pouvait que Maryvonne prenne le risque. À moins de tourner son capot de bord et de rester avec sa mère jusqu'à la fin de ses jours. Il lui offrit de la déposer chez elle, ce qu'elle accepta et, rendus en face de sa demeure, rue Lacordaire, il lui dit avant qu'elle sorte de la voiture :

— Ça semble joli chez vous. Une belle petite maison...

— Oui, je l'aime bien, mais ce n'est pas grand. Deux chambres seulement...

Ils se promirent un autre rendez-vous, c'est lui qui allait lui téléphoner et ils décideraient alors où se rencontrer. Juste avant de la quitter, comme si Maryvonne avait déjà accepté la charge, il avait ajouté :

— N'oubliez pas que j'ai trois enfants, un pas mal jeune, les deux autres, raisonnables.

— Oui, je sais, pis vous, Mathias, n'oubliez pas que j'ai ma mère et qu'elle vivra toujours avec moi, où que je sois.

Ce que le pauvre homme n'avait pas envisagé toutefois. Or, si l'avenir allait concrétiser ce qui se tramait, Mathias aurait sous son toit une femme, trois enfants et une belle-mère. Tout un bail pour le jeune veuf, qui ne voyait pas

tout ce monde-là dans son quatre pièces et demie qu'il avait allègrement partagé avec Toinette et les petits. Avec seulement deux chambres et un petit boudoir. Il avait levé les yeux au ciel comme pour interroger Antoinette sur le choix de celle qui la remplacerait peut-être auprès des enfants. Si la défunte y était pour quelque chose, elle s'était bien abstenue de lui faire rencontrer une femme aussi jolie qu'elle-même l'avait été... Comme si elle refusait que son mari l'oublie dans les bras d'une femme plus belle qu'elle... Allons ! Que de sornettes ! Mathias devait à tout prix s'enlever de la tête que feu sa Toinette pouvait y être pour quelque chose. Retrouvant ses sens, analysant quelque peu la situation, il se demandait si Maryvonne Ménard, déjà imposante, accepterait de vivre aussi à l'étroit si tel était le cas. Avec sa mère dormant sur un sofa ? Mathias se questionnait sur le sujet sans savoir encore que, si l'union survenait de la sorte, c'était Maryvonne... qui porterait les culottes !



# Les enfants de MATHIAS

Montréal, 1930. Mathias Goudreau, trente ans, porte en terre la dépouille de sa femme, Antoinette, décédée prématurément en le laissant avec trois garçons de neuf, sept et deux ans. Que va faire ce pauvre veuf sans sa « Toinette », et ses enfants à élever seul ? Ses beaux-parents l'aident, mais ça ne peut continuer ainsi. Mathias doit refaire sa vie. Croisant sur son chemin Maryvonne, une célibataire vivant avec sa vieille mère, il s'y intéresse, quoique le cœur n'y soit pas. Néanmoins, pour le bien-être de ses enfants, il l'épouse l'année suivante et Maryvonne emménage avec lui et ses marmots qui l'accueillent avec réticence.

Toutefois, heureuse de son sort, Maryvonne donne naissance à un premier enfant, Danielle, qu'on chérira grandement. Puis, à trois autres : Marie-Jeanne, Raymond et Yvette. Plombier de métier, Mathias surmonte la crise économique et réussit à mettre du pain sur la table. Un autre déménagement, les enfants grandissent, les joies comme les chagrins se succèdent et les déboires se manifestent pour Léo, Gaston, Roger, fils de Toinette, et la couvée de Maryvonne.

*Les Enfants de Mathias*, un roman vibrant d'émotion qui touche le cœur et qui nous entraîne, une fois de plus, dans le tracé unique de la plume de l'auteur.

Natif de Montréal, Denis Monette est un véritable maître des best-sellers, qui a vendu à ce jour plus d'un million d'exemplaires et dont le lectorat ne cesse de croître. De ses recueils de billets jusqu'à son plus récent roman, en passant par le récit de son enfance et son autobiographie, on ne peut qu'être touché par la sensibilité de ses nombreux écrits qui vont droit au cœur.



Photo Guy Beaupré TVA Publications